

— 124 —

ZON AR ROSSIGNOLIC

—

- Canet, canet, rossignolic ! Beure mad a canet !
 — Ken beure ha c'hui, den iaouanc, mar è d'ar chasse ac'het !
 — Salut d'it-te, camaradic, me na n'an ket d'ar chasse,
 Me zo 'fonet da Gerlosket, da welet ma c'harante.
 Hac hen o c'houlen digant-han, dre ma oa habil a vec :
 — Cals a die zo 'n Kerlosket, da bini an-he ac'h ét ?
 Nac heman o respont d'ehan, dre ma oa he wir vignon :
 — Salut d'ite, camaradic, n'on ket en covizion...
 Na war benn eur pennad goude, hen o remerq he vestrès,
 Deuz he liw ha deuz he bisaj a welas oa clanvourès.
 Hac hen o c'houlen diouthi, na p'he gwele contristet :
 — Pe c'hui a zo clanv a galon, pe c'hui zo clanv a spered ?
 Hac hi hac o respont d'ehan, gant eun airic grasius :
 — Na n'on ket sujet da glenved, nann, a drugare Jesus !...
 — Caer a devez ar genviden dont da steui he gwiad,
 Dont d'hi steui ha d'hi ledan, ha d'hi zec'han war ar prat,
 Eur bar awel ac'h erruo hac hi zavo ac'hane :
 Ha calono an dut iaouanc a zo memes-tra 'vel-se.

Mac'harit FFFER. — *Plourio.*

—————

LA CHANSON DU ROSSIGNOLET

— Chantez, chantez, rossignolet ! de bien bon matin vous chantez !
 — D'aussi matin que vous, jeune homme ; est-ce à la chasse que vous allez ?
 — Salut à toi, petit camarade ! je ne vais point à la chasse,
 Je suis en route pour Kerlosquet, où je vais voir mon amour.
 Et le rossignol de lui demander, comme il était bavard du bec :
 — Il y a bien des maisons à Kerlosquet : à laquelle d'entre elles allez-vous ?
 Le jeune homme de répondre, sur un ton de bonne amitié :
 — Salut à toi, petit camarade ! je ne suis pas à confesse !...
 Au bout d'un instant après, lui d'apercevoir sa maîtresse ;
 A son teint et à sa mine, il vit qu'elle était souffrante ;
 Et lui de s'enquérir près d'elle, la voyant contristée :
 — Êtes-vous malade de cœur, ou êtes-vous malade d'esprit ?
 Et elle de lui répondre, avec un petit air gracieux :
 — Je ne suis pas sujette à maladie, non, par la merci de Jésus !...
 ... L'araignée a beau tisser sa toile,
 La tisser et l'étendre et la faire sécher sur le pré,
 Un coup de vent surviendra, qui la soulèvera de là :
 Et les cœurs des jeunes gens sont pareillement de même.

Marguerite FEJER. — *Plourivo*, septembre, 1888.
